

Recherches sociographiques



Andrée FORTIN et al., *Histoires de familles et de réseaux*

Jérôme Guay

Volume 29, numéro 2-3, 1988

Le monde rural

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056395ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056395ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, J. (1988). Compte rendu de [Andrée FORTIN et al., *Histoires de familles et de réseaux*]. *Recherches sociographiques*, 29(2-3), 500–501.
<https://doi.org/10.7202/056395ar>

évidente. Ainsi, Trofimenkoff ne semble pas réaliser que des changements majeurs dans la structure sociale et économique au Québec ont entraîné l'abolition du système seigneurial vers le milieu du XIX^e siècle. On ne doit cependant pas chicaner l'auteure là-dessus, car elle s'est employée de manière explicite à produire une *histoire sociale* et intellectuelle. Qui plus est, je suis enclin à la remercier plutôt qu'à la critiquer pour certaines de ses affirmations relatives à la place des femmes dans la société. Durant les quatre années où j'ai utilisé cet ouvrage dans le cadre d'un cours d'introduction à l'histoire du Québec, mes étudiants — tant les hommes que les femmes — ont été rigoureusement incités à revoir leurs idées sur la question. Puisque le livre s'avère un mélange équilibré d'analyses solides et de suggestions audacieuses, aucun doute qu'il jouera désormais un rôle important dans l'enseignement de l'histoire du Québec en milieu universitaire francophone de ce pays.

Ronald RUDIN

*Département d'histoire,
Université Concordia.*

Andrée FORTIN *et al.*, *Histoires de familles et de réseaux*, Montréal, Saint-Martin, 1987, 225p.

La recherche conduite par Andrée Fortin et son équipe apporte, à mon avis, une contribution majeure à ce domaine et s'avère, à plus d'un titre, une lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à la famille et aux réseaux sociaux. Tout d'abord, l'auteure brosse un état de la question à propos de la famille rurale ou urbaine d'autrefois, au moyen d'un résumé des recherches sur le sujet. Ce bilan comble un vide. Il resitue l'ancienne famille étendue et permet d'esquisser un bref historique des transformations de la famille québécoise. L'auteure tente ainsi de démythifier cette sorte d'archétype idéalisé qu'était trop souvent la famille rurale d'autrefois, aux yeux de plusieurs.

La contribution principale de la recherche est un portrait actuel de la famille et des réseaux sociaux, construit à partir de trois cent soixante-dix entrevues effectuées dans douze quartiers de la ville de Québec. Ces données abondantes et diversifiées confèrent beaucoup de poids aux modèles de sociabilité que l'auteur décrit en guise de conclusion, ceux-ci étant justifiés empiriquement, plutôt que fondés sur une élaboration théorique plus ou moins arbitraire. Les résultats nous apprennent (ou nous confirment) que la famille urbaine d'autrefois semble se perpétuer dans certains quartiers, à travers les relations sociales qui passent par les femmes. Dans d'autres quartiers, caractérisés par le «réseau déterritorialisé des professionnels», c'est par le couple que s'actualiseront les transactions sociales. Ailleurs, les familles monoparentales privilégieront les relations avec les voisins.

Le résultat le plus précieux de cette recherche concerne l'influence spécifique de deux variables : le type de famille (monoparentale, reconstituée, coupée de sa famille d'origine, etc.) et le quartier. Je connais très peu d'études qui ont systématiquement examiné l'effet

de ces variables, pourtant capitales, sur les modèles et les réseaux de sociabilité. Certains chercheurs utilisent de grands échantillons qui obnubilent les différences de contexte, alors que d'autres (Barry WELLMAN) basent leurs théories sur un échantillon provenant d'un seul quartier. Le fait d'avoir étudié plusieurs quartiers donne donc beaucoup de valeur à la recherche de Fortin.

Elle n'a cependant pas suffisamment exploité et mis en évidence la richesse de son étude. Ainsi, il est à craindre que le lecteur qui ne connaît pas Québec profite mal de ce livre. Peut-être aurait-il fallu introduire des portraits ethnographiques des quartiers ou encore une typologie qui permette une certaine généralisation et facilite la transposition à des quartiers analogues de Montréal, par exemple. Enfin, l'auteure ne réussit pas très bien à intégrer les deux facettes de son analyse (types de famille et quartiers), ainsi que l'illustrent les figures 1 à 4 qui mériteraient d'être améliorées.

Un livre somme toute important, et qu'on a su rendre très accessible à un public assez large, au moyen d'un vocabulaire simple et par l'utilisation à profusion du *mot à mot* des informateurs.

Jérôme GUAY

*École de psychologie,
Université Laval.*

Serge GAGNON, *Mourir hier et aujourd'hui*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 192p.

La dédicace du livre est laconique, pudique et, pourtant, combien généreuse et révélatrice : *À mon père (1907-1987)*. Le lecteur note au passage la douloureuse symétrie des dates : sont en effet mis en parallèle un décès et une publication, la fin d'une existence et la parution d'une œuvre nouvelle, un 1987 qui donne à une vie sa balise finale et un 1987 où s'ancre la réflexion d'un auteur sur « le mourir d'hier et d'aujourd'hui ». Trois mots et deux dates qui montrent bien que « vivre c'est continuer » et qui, d'entrée de jeu, manifestent une fois de plus l'intelligente sensibilité de Serge Gagnon.

Tout le livre restera d'ailleurs fidèle à cette perspective humaniste. Gagnon n'a que faire de la quantité des décès ou de leur date. Lui, il s'intéresse à la vie et au sens que lui donnent les individus et les collectivités, mais il sait, en « philosophe public » qu'il a su être avant même que le terme surgisse, que rien n'en dit plus long sur la vie que la mort. Il sait que rien n'éclaire autant sur le sens de la vie que les rituels et les précautions dont les sociétés entourent la mort. Une société qui se dissimule à elle-même le caractère inéluctable de la mort risque fort de trépigner bruyamment et de s'agiter au lieu d'attacher du prix à certaines valeurs. À l'inverse, celles qui perçoivent la mort comme le plus important rite de passage acceptent mieux les sacrifices, voire les immolations. Ainsi, dans les sociétés où il faut absolument « réussir sa mort », ceux qui contrôlent cet inévitable rite de passage peuvent exiger des fidèles ou des citoyens qu'ils conforment leur